

Texte 2 : Chanson bretonne, J.M.G Le Clezio

Les gosse du village que nous fréquentions, on les trouvait plutôt à l'embarcadère, assis sur les murets à regarder le mouvement des camionnettes et des piétons qui grimpaient à bord du bac, en faisant claquer une lourde pièce de métal qui servait de coupé. Ou bien nous les rejoignons sur les plates amarrées au quai, sautant d'une barque à l'autre. C'était le lieu des rendez-vous. Ils s'interpellaient en breton, ils blaguaient. Nous, nous étions « ar Parizianer », donc objets de moqueries, mais somme toute plutôt moins moqués que nous l'étions dans le Sud, peut-être parce que malgré tout nous leur ressemblions, et que nous étions capables de rétorquer quelques mots dans leur langue. Cette génération-là était encore née dans la langue bretonne, et même si à l'école publique on leur interdisait de parler « patois »

- c'est comme cela qu'on appelait le breton à l'époque - l'été célébrait la liberté de la langue. C'était une langue pour être dehors, pour crier, pour jurer, pour s'injurier.

L'autre langue, celle des Parizianer, ils avaient trois longs mois pour l'oublier, pour la laisser dans un coin, dans le sac d'école avec les bouquins et les cahiers usagés.

Ils parlaient tous breton, comme leurs parents et leurs grands-parents. Ensuite, en grandissant, ils ont perdu l'usage de la langue, non parce qu'ils l'oubliaient, mais parce que c'était leur langue d'enfance, la langue

d'avant, quand on n'a pas besoin de gagner sa vie ni de réussir ses études. Je me souviens d'eux tous, Yanik, Mikel, Pierrick, Ifik, Paol, Erwan, Fanch, Soizik, leurs diminutifs, leurs accents, leurs gestes, comme s'ils étaient les derniers de leur lignée, nés dans un autre monde, aujourd'hui transformés, devenus médecins, avocats, marins de la marchande, commandants de port ou pilote, et les filles devenues mères de famille ou grand-mères, et qui ont à un certain moment de leur vie décidé d'arrêter de parler leur langue pour devenir français. Pourquoi ? Pourquoi n'ont-ils pas résisté ? Pourquoi ont-ils cru que la langue bretonne les rejetait dans une catégorie inférieure, les condamnerait à la misère ou à l'ignorance ? Ceux de mon âge (ces garçons et ces filles avec qui nous jouions et nous interpellions en breton) se souviennent qu'on était puni à l'école si on parlait cette langue, même pendant la récréation. C'étaient les directives de l'Éducation nationale, qui étaient appliquées par des maîtres qui eux-mêmes parlaient le breton.

Le français était la langue de la République.